

ANTIRESSE

N° 251 | 20.9.2020



Le jardinier de l'apocalypse

Comment
rester rebelle?

Le labyrinthe
Navalny

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le jardinier de l'apocalypse

INVENTEUR DU MOT «ROBOT», KAREL ČAPEK FUT UN GRAND PROPHÈTE DE L'ESCLAVAGE TECHNOLOGIQUE. IL ÉCRIVIT AUSSI UN DÉLICIEUX TRAITÉ DE JARDINAGE. IL ÉTAIT TROP FIN POUR DEVENIR UNE ICÔNE À LA MANIÈRE DES ORWELL OU DES HUXLEY, MAIS SON TÉMOIGNAGE EST PEUT-ÊTRE LE PLUS PÉNÉTRANT DE TOUS.

Il est si immense qu'on ne le voit pas, si profond qu'on ne l'explore pas, si humainement normal qu'on ne le respecte pas. Moi-même, qui ai passé des années à explorer et traduire la littérature du totalitarisme, je ne l'ai inclus que récemment dans la bibliothèque de l'épouvante moderne. Karel Čapek a visité ce monde tel un passant vialattien, poli, légèrement voûté et comme s'excusant. Puis, à 48 ans seulement, il a déposé ses outils de jardinier et a rejoint le prochain verger - espérons-le, plus avenant - de son voyage intergalactique. La Terre et les histoires qu'elle se racontait, il en avait fait le tour.

TUÉ PAR LA TRAHISON

Čapek est mort le jour de Noël 1938, trois mois après la conférence de Munich entérinant le dépeçage de la Tchécoslovaquie. La couardise des alliés occidentaux l'avait terrassé,

leur trahison lui avait - comme à tous les démocrates de l'Est européen - littéralement retiré le tapis sous les pieds. À quoi pouvait-il se raccrocher, lui, le démocrate patriote, convaincu et candide, si ses mentors lui faisaient ce coup-là? «Mon monde est mort», avait-il noté. Sa santé était mauvaise. Sans la trahison, il aurait peut-être trouvé la force de vivre - mais sans doute pour être arrêté par la Gestapo, qui le tenait en haute considération: numéro 3 sur sa liste des Tchèques à faire taire. «L'âme a conditionné cette mort: sans ces événements, cela ne se serait pas produit», a déclaré son médecin en constatant le décès. L'âme de Čapek, comme celle de Witkiewicz en Pologne voisine, ne voulait pas subir l'orage totalitaire dont il avait été le pénétrant météorologue. Witkacy s'est ôté la vie, K. Č. a bénéficié d'une porte de sortie appelée œdème pulmonaire.

Il m'est cuisant de penser, à cinquante ans passés, que cette existence si courte a laissé une si profonde empreinte, une telle quantité d'œuvres essentielles. Et d'autant plus mortifiant de constater comme ce témoin clef du siècle le plus monstrueux de l'histoire a pu être négligé. On passerait une vie dans les lettres à simplement lui rendre justice.

AUX ORIGINES DU TRANSHUMANISME

Pourquoi? Il n'est pas oublié, me dira-t-on. On n'a jamais cessé de lire Čapek. En effet. Je ne parle pas d'oubli, mais de négligence. On continue - en Occident du moins - à ranger cet esprit universel, cette conscience

ardente, parmi les écrivains qu'il est bon d'avoir lus. Alors que c'est un géant incontournable, et pour mille raisons.

Je m'arrête à la plus évidente. Nous lui devons, via sa pièce *R. U. R.*, l'un des concepts clefs du monde transhumain que nous voyons se dessiner devant nos yeux: le *robot*, terme créé à partir du mot signifiant «servage» en tchèque et dans d'autres langues slaves. *R. U. R.* date de 1920, *La France contre les robots* de Bernanos, de 1947. En un quart

de siècle, le concept est devenu plus que commun: incontournable, comme s'il avait toujours existé. Le triomphe des machines biologiques de Čapek préfigure notre époque avec une précision à ringardiser 1984 d'Orwell. Pour mémoire: les Rossum père et fils ont mis au point un auto-

mate biologique commercialisé par une société anonyme. Ces robots doivent à l'origine remplacer les ouvriers, car selon le PDG de la compagnie, les qualités d'un bon ouvrier ne tiennent pas dans son ardeur au travail, son habileté et son honnêteté. Sa qualité première est d'être bon marché et de se contenter de peu. La machine

humaine est trop complexe, trop délicate et trop chère pour l'industrie. Laissons donc leurs tâches à des machines vivantes qui ne demandent pratiquement rien - et l'on aura éliminé la misère dans le monde. Les hommes pourront faire ce qui leur plaît, ils n'auront plus besoin de lutter pour leur croûte de pain ni de servir les outils des autres. Mais le projet ne va évidemment pas vers ces perspectives d'avenir radieux. La surproduction de robots engendre des conséquences imprévues. Ils



deviennent des guerriers et des policiers qui écrasent les foules opprimées - et leurs créateurs, soudain, sont débordés par leurs propres outils: ils perdent tout crédit et toute utilité. Les robots ne se l'envoient pas dire, ils se soulèvent et exterminent l'humanité. Ainsi jusqu'à ce qu'un couple de ces biomachines découvre l'amour.

Avec R.U.R., Čapek établit littéralement un pont cybernétique entre le passé et l'avenir. Puisant dans le passé, il extrapole la géniale intuition de Mary Shelley dans *Frankenstein* - mais le bon Slave Čapek n'a pas le cynisme pervers de l'Anglaise. Il octroie à ses créatures une grâce que le Dr Frankenstein de Shelley avait refusée à son monstre hurlant de solitude: un *alter ego* à aimer, cette graine de vie à partir de laquelle même l'humanité perdue et détruite peut ressusciter.

LE VIL MARIAGE DE LA MÉCANISATION ET DE L'IDÉOLOGIE

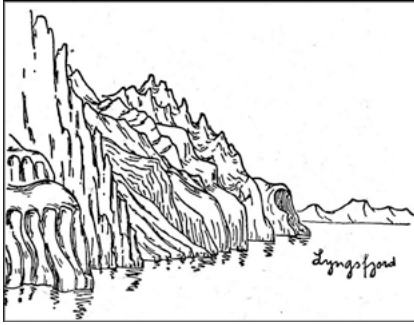
Jetant un défi vers l'avenir, comme s'il avait pressenti la nécessité d'un génie plus déchaîné et plus froid que le sien, il suscite Philip K. Dick, son intuition qu'un jour la machine deviendra plus sensible que l'humain et l'humain plus grossier que la machine - et son chef-d'œuvre *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques?* (*Blade Runner* au cinéma).

Or ce n'est pas la seule de ses dystopies. L'allégorie politique de la *Guerre des Salamandres*, le cas de conscience scientifique de *Krakatit* (le repentir moral du créateur d'un

explosif surpuissant), la satire faussement joviale de *La fabrique de l'absolu*, la déchéance de la civilisation paysanne dans *Hordubal*: largement de quoi justifier sa mise à l'index par le régime communiste de l'après-guerre.

Čapek est un antitotalitaire candide et primaire, un partisan sans base de repli. Combien plus tangible et plus chaleureux à la fois est son message que les mises en garde toujours un peu cérébrales des Orwell, Zamiatine, Koestler. Il est, dans son temps, le plus flamboyant représentant de l'humanisme européen, ou de ce qu'il en reste dans cette Europe broyée par les idéologies.

La question se repose avec d'autant plus d'acuité: pourquoi, comment, a-t-on pu le négliger? Le réduire à ses robots (rapidement transformés par les copieurs en machines mécaniques, alors qu'ils partent de la biologie, zombies plus qu'automates)? Sans doute à cause de ses origines. A part Kafka, que connaît-on de la Tchécoslovaquie et qu'a-t-on envie d'en connaître? De manière générale, l'histoire, la littérature et les mentalités de l'«autre Europe» restent un point aveugle de la culture occidentale et le malheureux Čapek, comme tant d'autres auteurs de premier plan, a fait les frais de ce rétrécissement de perspectives.



LYNGSFJORD, NORVÈGE.
DESSIN DE KAREL ČAPEK

Mais il y a autre chose aussi que ce provincialisme culturel. Karel Čapek, dans tout ce qu'il fait, est pleinement, simplement et saintement humain. Aucun concept abstrait à convertir en fiche de travail pour séminaires. Uniquement une intuition, permanente et énorme, de la cataracte qui attend au prochain méandre le fleuve de l'humanité - et cette sourde mélancolie que ne parviennent à dissimuler ni ses satires ni sa charmante *Année du jardinier*.

Je parcours son guide du jardinage, je relis ses textes de voyage dans le Nord: Stockholm, Copenhague, où il dépeint cette Europe dont nous avons rêvé, confiante, avenante, organisée et sûre d'elle. Sa description de la vie bourdonnante des parcs londoniens vous rend nostalgique à pleurer. Des prédicateurs y démontrent à de parfaits athées l'immortalité de l'âme, des chorales s'improvisent, les tables de pique-nique sont ouvertes à l'étranger de passage. Il agrémente ses récits de

croquis qui leur ressemblent: épurés et comme naïfs.

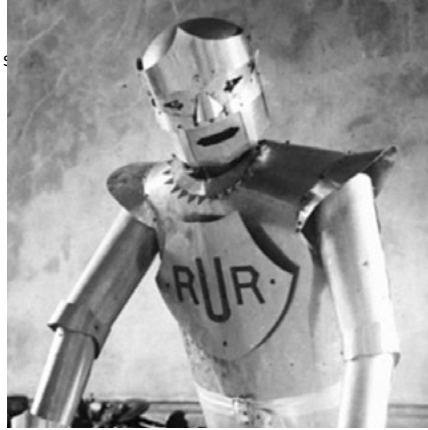
LE CLUB DES HOMMES DROITS ET VRAIS

Comme naïfs, car Čapek n'est pas naïf du tout. Il s'efforce d'emmagasiner le portrait le plus bienveillant possible de l'humanité avant suicide. Il se retire dans son jardin pour opposer à l'emballement de la technologie le sage et immuable calendrier de la nature. Il n'a pas vu la Deuxième guerre mondiale, le bienheureux, c'est tant mieux pour lui et d'ailleurs elle ne lui aurait rien appris qu'il n'avait pas déjà consigné dans ses livres. Il n'avait rien à opposer à la machine de destruction des idéologies que la vertu humaine frêle et nue: l'honnêteté, la solidarité, le sens du partage et de la vérité. Il était démocrate parce qu'il voulait croire l'individu encore suffisamment armé contre l'alliance aliénante du collectivisme et de la technologie. Dans ses visions de romancier, pourtant, il se démentait.

C'est une note qu'il a laissée, plus qu'aucun de ses chefs-d'œuvre, qui a levé mes réserves et fait de moi plus qu'un lecteur: un disciple. Un véritable *čapekien*. Cet homme humble et attentif était un interlocuteur parfait en qui le bon président Masaryk avait trouvé son Eckermann. Dans ses souvenirs sur l'origine de ses *Entretiens avec T. G. Masaryk*, il raconte ce qui l'a décidé à entreprendre ce travail. Dans une veillée au coin du feu, dit-il, Masaryk racontait comment il s'était trouvé pris dans la tourmente révolutionnaire

à Moscou. Dans les rues, les troupes de Kerenski et les bolcheviques se livraient une bataille acharnée, les balles frappaient de plus en plus près. Un homme devant lui s'était engouffré dans l'hôtel Métropole. Il avait voulu le suivre, mais le chasseur lui avait fermé la porte au nez. «Réservé aux clients de l'hôtel. Êtes-vous client chez nous?» Rien ne l'empêchait de dire que oui. «Je n'ai pas voulu mentir», avait expliqué Masaryk avec simplicité, «je lui ai dit de ne pas faire l'idiot, de me laisser entrer». Cette simple petite phrase s'était gravée dans l'esprit de Čapek: «Je n'ai pas voulu mentir.» Qui aurait reproché au professeur Masaryk un mensonge aussi minime et expéditif quand sa vie était en péril? Mais l'écrivain avait immédiatement compris qu'il avait en face de lui un homme, droit et vrai. C'était la seule chose qui comptait pour lui.

Comme elle nous manque aujourd'hui, cette intégrité sans dogme, cette candeur sans bêtise, cette lucidité sans cynisme. Trois générations plus tard, j'ai parcouru l'Europe sans Čapek, revisité les mêmes lieux. Partout, une même architecture carcérale s'efforçait de gommer les dernières traces de l'harmonieuse diversité des nations que Čapek aimait tant. La confiance dans l'homme n'était plus nulle part, remplacée par un système plus fiable



de surveillance généralisée. Et les figures politiques ayant l'intégrité d'un Masaryk n'y étaient même plus imaginables.

On avait cru exorciser le mal totalitaire en l'incarnant dans l'horreur du nazisme puis en brûlant l'effigie, comme dans les rites primitifs. On n'a fait que fertiliser le terreau pour sa prolifération. Ce mal-là n'a pas de drapeau (Čapek le savait), c'est pourquoi il les utilise tous à la fois pour parvenir à ses fins. Il a réussi aujourd'hui à nous imposer le double bâillon du masque «sanitaire» et de la censure politiquement correcte. L'époque que nous vivons n'est qu'une fable posthume de Karel Čapek.

- Ce texte paraît simultanément sous le titre «Je n'ai pas voulu mentir» dans le numéro 102 de la magnifique revue *L'Atelier du roman* (septembre 2020) consacré à Karel Čapek. (latelierduroman.com)

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

ENFUMAGES par Eric Werner

Le Rebelle comme modèle de vie (1)

QUE RESTE-T-DES «CITADELLES INTÉRIEURES» DEVANT L'OEIL OMNISCIENT DE L'INTERNET? ET QUE PEUVENT FAIRE LES REBELLES MODERNES FACE À L'INTRUSION DU POUVOIR JUSQU'AU COEUR DE LEURS VIES? AUTANT DE QUESTIONS QUI REMETTENT EN JEU LE FOND MÊME DE LA TRADITION STOÏCIENNE.

Il y a deux semaines, nous nous sommes demandé s'il existait encore aujourd'hui des modèles de vie, et la réponse est oui. Simplement ce ne sont plus les mêmes que ceux d'autrefois. À la triade du saint, du génie et du héros a succédé celle du juste, du rebelle et du lanceur d'alerte.

Nous avons relevé par ailleurs que ces modèles pouvaient très bien se mélanger entre eux, au sens où, par exemple, le juste est souvent en même temps un rebelle, et bien sûr aussi l'inverse: le rebelle un juste. Quant au lanceur d'alerte, il est objectivement parlant un rebelle, mais spécialisé dans des opérations de dévoilement: il dévoile (ou fait apparaître au grand jour) ce qui est secret ou caché. Le lanceur d'alerte est en ce sens très proche du complotiste. Mais le complotiste, à l'inverse du lanceur d'alerte, a plutôt aujourd'hui

mauvaise presse. On n'aime pas trop les complotistes.

UNE DÉMARCHE PERSONNELLE

Nous parlerons aujourd'hui et surtout la semaine prochaine du rebelle. Un certain nombre d'auteurs se sont employés à en faire le portrait: Camus, par exemple, dans

L'Homme révolté, ou encore Ernst Jünger dans le *Traité du rebelle*. Ces deux livres ont été écrits au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, mais ils n'ont rien perdu aujourd'hui de leur actualité. On pourrait même dire

qu'ils ont été écrits pour aujourd'hui.

Chez Camus, l'homme révolté s'oppose au révolutionnaire, et en particulier au révolutionnaire de type marxiste obéissant à des consignes venues d'en haut. Par contraste, l'homme révolté est dans une démarche avant tout personnelle. C'est un individualiste, il prend



seul ses décisions et en assume également seul les conséquences. La morale joue également un beaucoup plus grand rôle chez lui que chez le révolutionnaire. Le révolutionnaire fait ce qu'on lui dit de faire sans trop se poser de questions (*perinde ac cadaver*). Il en va différemment de l'homme révolté. Dans l'éternel débat sur la fin et les moyens, il considère par exemple que n'importe quelle fin ne justifie pas n'importe quel moyen. On ne peut pas *tout* s'autoriser: tout, assurément non. Il y a des limites à ne pas franchir. On ne peut pas par exemple combattre la tyrannie et se comporter soi-même en bête féroce. Ce serait contradictoire (1).

Dans le *Traité du rebelle*, la question de la fin et des moyens n'est pas directement abordée, mais elle est sous-jacente. L'homme révolté s'appelle ici *Der Waldgänger*, littéralement «le coureur des bois». Lui, très clairement, mène une guerre de guérilla. Mais même dans une guerre de guérilla, on ne peut pas *tout* se permettre. «L'homme est interrogé sur ses valeurs les plus hautes», écrit Jünger. Il est fait ici référence aux *raisons* pour lesquelles on devient *Waldgänger*. Mais les mêmes raisons qui font qu'on le devient nous orientent ensuite dans le choix des moyens utilisés. On peut en utiliser certains, non d'autres. C'est ce qui est ici dit implicitement. Ernst Jünger irait même plus loin encore que Camus, car contrairement à Camus il désapprouve le tyrannicide. Il ne serait pas a priori *contre* le fait de tuer le tyran, mais

il pense que cela ne sert à rien. À la limite, même, cela ne fait qu'empirer la situation. C'est ce qu'il dit en plusieurs autres de ses textes (*Sur les falaises de marbre*, notamment). Mais on ne s'appuie pas ici sur les «valeurs». C'est une considération opportuniste.

Pour le reste, le *Waldgänger* est seul face à lui-même, il décide seul de ce qu'il a ou non à faire. Les institutions se sont transformées en «armes de guerre civile», c'est ce qu'il constate. Il ne peut donc plus leur faire confiance. Et donc, comme le dit Jünger, «la responsabilité morale passe entre ses mains»: ses propres mains à lui. À la question «que faire?» l'individu apporte désormais sa propre réponse. C'est lui qui tranche.

LIMITES DU STOÏCISME

On insistera ici sur l'originalité d'une telle attitude, en particulier sur le fait qu'elle n'a rien de commun avec l'attitude stoïcienne, celle consistant pour l'individu à se retirer dans la sphère privée, lorsqu'il se rend compte que le régime vire à l'absolutisme. Il vire à l'absolutisme, et donc il devient risqué de participer à la chose publique. Il n'y a peut-être même plus de chose publique. Autant dès lors en tirer les conséquences, et c'est ce que fait le sage. Il se retire dans la sphère privée. La démarche, ici, est différente. Le Rebelle n'est pas le sage stoïcien. Le sage stoïcien se retire sur la sphère privée, pour autant il ne se révolte pas. Il se met simplement entre parenthèses en tant que citoyen. Il y a par ailleurs

cette idée, profondément ancrée chez les Stoïciens, selon laquelle, au-delà même du repli sur la sphère privée, l'homme a encore cette capacité de se replier sur la «citadelle intérieure», autrement dit son propre moi érigé en forteresse. Car le Prince n'a pas réellement prise sur la «citadelle intérieure». Elle lui échappe entièrement. C'est ce que pensaient en tout cas les Stoïciens.

L'attitude stoïcienne nous installe donc dans une sorte de moyen terme entre le refus et le consentement. On ne consent à rien, mais on n'affiche pas non plus ouvertement son opposition. On part aussi de l'idée que le régime en place ne s'en prendra qu'aux opposants déclarés, laissant en revanche en paix les gens qui se taisent ou ne cherchent qu'à se faire oublier. C'était peut-être le cas à l'époque d'Auguste ou de Néron, mais on n'est justement plus aujourd'hui à l'époque d'Auguste et de Néron. À l'heure où, dans certaines universités américaines, il est exigé de tout candidat à un poste universitaire de démontrer par des actes son engagement en faveur de la «diversité» (autrement il n'a aucune chance d'être nommé) (2), il faut aujourd'hui admettre qu'il est devenu singulièrement difficile de se faire oublier, beaucoup plus difficile en tout cas que ce n'était le cas autrefois.

Y A-T-IL ENCORE DES SANCTUAIRES?

Bref, qui n'est pas avec nous est contre nous. Vous ne pouvez plus aujourd'hui vous contenter de ne pas être contre. Vous devez être pour

et même résolument pour. C'est ce que pensaient déjà les Jacobins en 1793. Beaucoup de gens, à l'époque, s'inspirant du modèle stoïcien, avaient tenté de se mettre à l'écart, de faire retraite sur la sphère privée. Ils pensaient ainsi échapper à la Terreur. C'était naturellement illusoire. Les gens qui agissaient ainsi étaient aussitôt dénoncés comme «suspects» et traités en conséquence. Toutes choses égales d'ailleurs, il en va de même aujourd'hui de ceux qui ne démontrent pas par des actes leur engagement en faveur de la «diversité». Soit ils font cette démonstration, soit ils font l'objet de mesures d'exclusion, se condamnant ainsi à la mort sociale. En règle générale les gens l'ont bien compris, d'où le succès des cortèges BLM, LGBT, etc. Sauf que cette démonstration est toujours à recommencer. Il y aura toujours quelqu'un pour vous reprocher votre tiédeur criminelle, votre très coupable manque de conviction, d'enthousiasme, d'engagement, etc.

On pourrait dire autre chose encore. Nous ne croyons plus aujourd'hui tellement à la «citadelle intérieure». Comment y croirait-on, alors que l'État s'est désormais donné les moyens de violer la sphère privée et même intime des individus, en les traçant sur Internet? Vous pouvez évidemment vous passer d'Internet. Mais qui le fait? Les Stoïciens opposaient les choses qui dépendent de nous (*ta idia*) à celles qui ne dépendent pas de nous (*ta allotria*). Les choses qui dépendent de nous sont nos pensées, nos

désirs, nos opinions, celles qui ne dépendent pas de nous tout le reste. Nous ne devons donc nous soucier que des premières, à l'exclusion des secondes. À l'heure de la 5G et du contrôle social généralisé, qu'est-ce que cela peut bien encore signifier? Dès lors que l'État s'occupe de tout, y compris de nos pensées les plus secrètes, quel sens cela a-t-il encore de parler de «citadelle intérieure»?

Sommes-nous bien sûr seulement, d'ailleurs, que nos pensées dépendent encore de nous? Que nous en sommes encore les maîtres?

Nous reviendrons dans un prochain article sur la figure du Rebelle, qui doit son importance au fait justement qu'il représente une alternative à la simple abstention, au simple retrait sur la sphère privée, qui était la réponse traditionnelle au despotisme: la réponse stoïcienne. Sauf, justement, que le despotisme a pris aujourd'hui un autre visage. Il convient donc aussi de lui apporter une autre réponse. C'est ce que fait le

Rebelle. Tout comme le sage stoïcien, le Rebelle est un individualiste, il est dans une démarche personnelle. Mais contrairement au sage stoïcien il ne se met pas entre parenthèses en tant que citoyen. Il ne se replie pas sur la sphère privée (qui peut-être, d'ailleurs, n'existe même plus). Il reste pleinement citoyen, et même citoyen-soldat. Mais en une acception, elle aussi, différente de l'acception traditionnelle. Laquelle au juste, c'est ce que nous examinerons la semaine prochaine.

- Photo Arvin Keynes sur Unsplash.

NOTES

1. On *peut* tuer le tyran, on en a tout à fait le droit. Mais *pas* en revanche sa femme et ses enfants. C'est, on le sait, le thème des *Justes*, un autre texte très important de Camus. Mais c'est une pièce de théâtre. Elle complète *L'Homme révolté* (et l'illustre).
2. *Éléments*, No 183, avril-mai 2020, p. 25.

Pain de méninges

INFECTION POLITIQUE

En France, tous les partis politiques ont je ne sais quoi de repoussant, c'est là très méchant signe et c'est un signe qui ne trompe point. Pour qui veut-on qu'un Français se décide? Ils sont tous avocats d'idées à l'envi mortes, ce sont des fossoyeurs et je n'en connais pas un seul, qui ne répande une odeur de cadavre. Est-ce merveille que les Français se rabattent sur le premier homme providentiel de rencontre? Le plus horrible est qu'ils perdent en croyant gagner.

— Albert Caraco *Simple remarques sur la France* (L'Age d'Homme, 1975), remarque 23.

Passager clandestin

Anatoly Karlin: le labyrinthe Navalny

QUI A EMPOISONNÉ ALEXEÏ NAVALNY? ANATOLY KARLIN N'ESSAIE PAS DE RÉPONDRE À LA QUESTION. IL DRESSE LA LISTE DES INTÉRESSÉS ÉVENTUELS, MAIS SURTOUT IL LIVRE UN PORTRAIT SANS FARD DE CET AGITATEUR QUE LES OCCIDENTAUX PRÉSENTENT ABUSIVEMENT COMME «LE PRINCIPAL OPPOSANT RUSSE». ET IL EXPLIQUE POURQUOI LE KREMLIN AVAIT, EN SOMME, TOUT INTÉRÊT À LE VOIR DÉGUERPIR EN ALLEMAGNE. SON COMMENTAIRE PARFOIS HILARANT RÉVÈLE TOUTE LA PROFONDEUR D'UN IMBROGLIO QUE LES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN EXPÉDIENT DE MANIÈRE SIMPLLETTE ET CARICATURALE.

Navalny est physiquement vivant, mais politiquement mort

On me demande de commenter l'affaire Navalny.

J'ai évité de le faire, parce que je n'en sais rien. Il y a beaucoup d'autres personnes qui n'en savent pas davantage mais qui écrivent quand même sur le sujet, alors pourquoi perdrais-je mon temps et le vôtre?

Je ne sais pas quel était le poison. C'était probablement un poison, tout du moins la version des médecins d'Omsk selon laquelle il aurait été terrassé par une chute soudaine du taux de sucre dans le sang en raison d'un jeûne semble tout à fait ridicule. Il existe des drogues du viol qui font que les gens agissent sans inhibition, comme s'ils étaient fortement ivres. Il y a quelques semaines, j'ai spéculé que les hommes de main de Prigogine - peut-être les mêmes qui avaient aspergé Navalny avec de la Zelyonka en 2017 - avaient glissé de l'oxybate de sodium ou un dérivé personnalisé dans son thé. Étant des rantanplans, ils auraient surestimé le dosage et ce qu'ils espéraient être une vidéo compromettante de débauche dans un avion s'est trans-

formé en une urgence vitale. C'est peut-être du Novitchok, bien sûr, pourquoi pas. La Russie produit du Novitchok. Mais ce n'est pas vraiment une arme chimique super-se-



crète, les formules sont bien connues, rien n'empêche d'autres pays et instances de la produire. Je ne suis nullement biochimiste, je ne suis donc pas en mesure d'évaluer les affirmations de cette clinique allemande. J'imagine cependant que maintenir une conspiration du silence parmi des dizaines de membres du personnel médical dans ce qui est, tout compte fait, une «société ouverte»,

serait loin d'être une petite affaire, c'est le moins qu'on puisse dire. Je ne sais pas donc qui a empoisonné Navalny. Peut-être était-ce Putler, pour éliminer ou neutraliser le «chef de l'opposition» (tel qu'il est présenté, pas tout à fait exactement, mais pas tout à fait inexactement non plus, dans les médias occidentaux). Peut-être s'agissait-il d'éléments incontrôlés au sein des services (mais je ne suis pas sûr que quiconque d'entre eux serait prêt à se mouiller comme ça). Ou peut-

être était-ce une faction au sein du Kremlin qui voulait régler ses propres comptes avec Navalny. Il existe des rumeurs persistantes et des preuves circonstanciées suggérant que Navalny serait l'arrosoir grâce auquel les potentats maintiennent les technocrates libéraux dans le droit chemin en les bombardant de *kompromats* sous la forme des incessantes «enquêtes sur la corruption» de Navalny (qui n'ont jamais, ou rarement, évoqué Igor Setchine, longtemps considéré comme le numéro 2 après Poutine dans les structures du pouvoir en Russie). Ce n'est pas l'occupation la plus sûre du monde, même si Poutine est votre meilleur pote dans le privé.

Je ne sais pas non plus ce qu'il en ressortira à long terme. D'une part, un empoisonnement non mortel avec lequel la Russie officielle niera tout rapport n'est pas tout à fait la même chose qu'un assassinat réussi. D'autre part, Navalny pourrait bien devenir la prochaine grande «Victime du Régime», succédant à Magnitski à ce titre. Cela est particulièrement probable si Biden remporte la présidence américaine en novembre prochain. Peut-être l'Allemagne pourrait-elle utiliser ce prétexte commode pour fermer enfin Nord Stream alors que la Russie y a déjà investi 10 milliards de dollars. Ou peut-être l'affaire sera-t-elle utilisée pour tenter d'empêcher la Russie d'annexer la Biélorussie - tout comme, peut-être, de grands projets pour la Novorossiia ont pu être torpillés en 2014 par le malheureux accident de l'avion de ligne malaisien (il existe d'opulentes théories complotistes sur ce que Didier Burkhalter a exactement communiqué à Poutine un jour avant qu'il ne retire son autorisation d'utiliser la force militaire en Ukraine). Quoique les deux objectifs semblent plutôt s'opposer: si Nord Stream est fermé, ce qui représenterait non seulement une perte financière importante mais aussi une humiliation politique majeure, la sécurisation de la Biélorussie deviendrait d'autant plus essentielle.

Je n'en sais rien et aucun des bidouilleurs de haut niveau qui écrivent sur le sujet

n'en sait davantage, et probablement même beaucoup d'acteurs clés ne sont pas très au courant non plus. Cependant, la seule observation concrète que je ferai n'est même pas originale - je l'ai vue pour la première fois évoquée par Egor Prosvirnine -, mais c'est une chose que l'Anglosphère à mon avis n'a toujours pas comprise: c'est que cet épisode marque la fin de la carrière politique de Navalny. Non pas parce qu'il risquerait de mourir, ni parce qu'il pourrait devenir physiquement ou mentalement handicapé, ni même parce que le Kremlin, Ramzan Kadyrov, la CIA, les Juifs ou les reptiloïdes (tracez selon votre obsession particulière) auront réussi à l'intimider pour qu'il ne participe plus à la vie politique. Non, je suis plutôt convaincu qu'il poursuivra ses enquêtes sur la corruption, et je pourrais même parier qu'il retournera à la politique en Russie.

Le gros problème de Navalny est que toute son image est construite sur l'idée qu'il est un «homme du peuple», révélant comment les oligarques et les *insiders* du régime russe prêchent la solidarité et les «valeurs spirituelles» à l'interne tout en entretenant par ailleurs des villas en Italie, passant des vacances à Courchevel et se faisant soigner dans les cliniques européennes d'élite.

C'était le dernier atout de Navalny qui aurait pu le rendre attrayant pour les masses populaires au cas où Poutine et son système seraient d'une manière ou d'une autre massivement discrédités et délégitimés. Sa «base» actuelle en Russie est constituée de «combattants pour la justice sociale» (SJW) radicaux qui détestent leur propre pays et ses traditions culturelles et religieuses, et qui sont bien plus radicaux que Navalny lui-même sur ces questions (ce n'est pas une exagération - lisez les répliques furieuses qu'il a reçues sur Twitter lorsqu'il a souhaité à ses troupes de joyeuses Pâques, ou exprimé ses condoléances après la mort du nationaliste russe Konstantin Krylov).

Il obtiendra le soutien de ces excités, mais cela représente ~2% de la population.

Bien que Navalny ait jadis entretenu une rhétorique ethnonationaliste, comparant sordidement les travailleurs immigrés aux cafards dans une vidéo, - c'était il y a plus de dix ans - seuls les bidouilleurs kremlinoïdes persévèrent dans cette scie de propagande usée jusqu'à la corde selon laquelle il serait un nationaliste extrême voire un nazi alors même que son proche entourage est depuis longtemps composé de *néolib*s internationalistes et multinationaux. Pratiquement aucun nationaliste russe ne l'a considéré comme l'un des leurs depuis 2014, lorsqu'il a soutenu l'Ukraine contre la Russie en Crimée.

Donc, je le répète, Navalny ne jouit du soutien réel d'aucun grand groupe idéologique russe, à l'exception des écoliers accros à l'internet, des étudiants universitaires et des employés d'ONG occidentales. Mais il soigne toujours son image de populiste accompli, vivant dans un appartement «ordinaire» à Moscou, subissant les «tribulations» du bon peuple (mais sans sa fille, qu'il a envoyée dans une école chic américaine) tout en vitupérant les multiples et indéniabiles hypocrisies et le déracinement de l'élite russe. Tout cela n'est sans doute pas très percutant tant que le «système Poutine» reste fort, mais cela pourrait soudainement le devenir en cas de discréditation complète ou même partielle de ce système, comme cela s'est produit avec Ianoukovitch en 2013-14 et avec Loukachenko en 2020.

Mais voici le hic! Aucun Russe ordinaire ne sera jamais transporté par avion d'un hôpital délabré dans une bourgade sibérienne pourrie vers l'une des meilleures cliniques d'Allemagne, aux frais d'une famille de magnats des télécommunications (les Zimine), et sur invitation personnelle de la chancelière Merkel elle-même. Que dis-je, un Russe ordinaire? Pas même un haut fonctionnaire! C'est drôle: Navalny a *de facto* fini par être bien plus «apatride» que n'importe

laquelle de ses têtes de Turc politiques de la dernière décennie.

Quoique, honnêtement, cela me rend presque triste pour lui... Navalny était dans le coma, donc son évacuation n'est pas vraiment de son propre choix, mais est vraisemblablement le fait de sa femme, Yulia Navalnaya. Sa situation à l'hôpital d'Omsk s'était stabilisée, il était clair qu'il n'allait pas mourir au moment de son évacuation médicale. Pour recevoir une meilleure qualité de soins sans trop de dégâts à son image, Navalny aurait pu au moins être transporté vers une clinique privée de Moscou, il y en a plusieurs du niveau de la Charité, la clinique allemande où il a été traité et diagnostiqué par la suite d'un empoisonnement au Novitchok. Mais il fallait que ce soit à Berlin. En s'acquittant de son devoir de diligence envers son mari, la femme de Navalny a par inadvertance - vraisemblablement - torpillé toutes ses chances de devenir un deuxième Eltsine.

Soit dit en passant, c'est aussi l'explication la plus succincte de la raison pour laquelle les gremlins du Kremlin n'avaient aucune objection à l'envoi de Navalny en Allemagne.

- ✧ Texte original paru sur unz.com, traduit de l'anglais par Slobodan Despot. Analyste en renseignement, Anatoly Karlin s'occupe de Russie, bien entendu, mais aussi de géopolitique, de territoires inexplorés, de QI, de transhumanisme ou de coronavirus. Site de l'auteur: akarlin.com

NOTE DE LA RÉDACTION. Vu le 18 septembre sur le live de *Die Welt* : des hommes de Navalny seraient passés à son hôtel récupérer les bouteilles d'eau après avoir appris que leur boss avait fait un malaise dans l'avion... Lesdites bouteilles auraient été placées dans les bagages du dit boss lors de son vol vers Berlin. Une fois de plus, l'affaire de l'empoisonnement russe devient rocambolesque.

TURBULENCES

COVID-19 - La thèse de l'origine artificielle, par Li-Meng Yan

La docteure Li-Meng Yan a fui Hong Kong et abandonné son mari pour se réfugier aux Etats-Unis, en un lieu tenu secret. Elle craint pour sa vie, ayant affirmé que les autorités chinoises avaient menti sur l'origine du virus SRAS-CoV-2 et que celui-ci était vraisemblablement de fabrication artificielle.

Son interview publiée par *The Sun* lui a valu le statut politique de « lanceuse d'alerte » - contre le régime de Pékin bien entendu. En réalité, le travail de Li-Meng Yan met en évidence une volonté de censure générale à l'égard de sa thèse. Malgré l'exploitation évidente de son cas dans le cadre du conflit USA-Chine, le témoignage est intéressant et clair.

NB - Cet article était à peine paru que nous apprenions la fermeture du compte Twitter de Li-Meng Yan. Parfaite illustration des préoccupations exprimées dans son étude!

On trouvera en téléchargement le texte de l'article (PDF en anglais) qu'elle a publié avec une équipe de chercheurs sous le titre « Des caractéristiques inhabituelles du génome du SRAS-CoV-2 suggèrent une modification sophistiquée en laboratoire plutôt qu'une évolution naturelle et un retraçage de ses origines vraisemblablement synthétiques ». Ci-après, quelques extraits significatifs traduits par nos soins (les passages en gras sont de nous).

Résumé La pandémie de COVID-19 causée par le nouveau coronavirus SARS-CoV-2 a entraîné plus de 910 000 décès dans le monde et une décimation sans précédent de l'économie mondiale. Malgré son impact considérable, l'origine du SRAS-CoV-2 est restée mystérieuse et controversée. **La théorie de l'origine naturelle, bien que largement acceptée,**

manque de soutien substantiel. La théorie alternative selon laquelle le virus pourrait provenir d'un laboratoire de recherche est toutefois strictement censurée dans les revues scientifiques à comité de lecture. Néanmoins, le SRAS-CoV-2 présente des caractéristiques biologiques qui ne correspondent pas à celles d'un virus zoonotique d'origine naturelle. Dans ce rapport, nous décrivons les preuves génomiques, structurelles, médicales et bibliographiques qui, considérées dans leur ensemble, contredisent fortement la théorie de l'origine naturelle. Les preuves montrent que le CoV-2 du SRAS devrait être un produit de laboratoire créé en utilisant les coronavirus de chauve-souris ZC45 et/ou ZXC21 comme modèle et/ou épine dorsale. Sur la base de ces preuves, nous postulons en outre une voie synthétique pour le CoV-2-SARS, démontrant que la création en laboratoire de ce coronavirus est pratique et peut être réalisée en six mois environ. Notre travail souligne la nécessité d'une enquête indépendante sur les laboratoires de recherche concernés. Il plaide également en faveur d'un examen critique de certaines données récemment publiées qui, bien que problématiques, ont été utilisées pour soutenir et revendiquer une origine naturelle du CoV-2-SARS. Du point de vue de la santé publique, ces actions sont nécessaires car la connaissance de l'origine du CoV-2 du SRAS et de la manière dont le virus a pénétré dans la population humaine est d'une importance capitale pour le contrôle fondamental de la pandémie de COVID-19 ainsi que pour la prévention de pandémies futures similaires.

Introduction (extrait)

Les publications scientifiques existantes qui soutiennent la théorie de l'origine naturelle (du virus) reposent largement sur un seul élément de preuve: un coronavirus de chauve-souris découvert précédemment, appelé RaTG13, qui partage une identité de séquence nucléotidique de 96 % avec le CoV-2 du SRAS.

Cependant, l'existence du RaTG13 dans la nature et la véracité de sa séquence déclarée sont largement remises en question. Il convient de noter que les revues scientifiques ont clairement censuré toute opinion dissidente suggérant une origine non naturelle du CoV-2-SARS. **En raison de cette censure, les articles mettant en doute l'origine naturelle du SRAS-CoV-2 ou l'existence réelle du RaTG13, bien que de haute qualité scientifique, ne peuvent exister que sous forme de prépublications ou d'autres articles non révisés par des pairs** et publiés sur diverses plateformes en ligne. Néanmoins, les analyses de ces rapports ont à plusieurs reprises mis en évidence de graves problèmes et une fraude probable liés à la description du RaTG13. Par conséquent, la théorie selon laquelle des données scientifiques fabriquées ont été publiées pour tromper les efforts mondiaux de recherche de l'origine du SRAS-CoV-2 est devenue très convaincante et est liée à l'idée que le SRAS-CoV-2 est d'origine non naturelle.

En accord avec cette notion, les preuves génomiques, structurales et bibliographiques suggèrent également une origine non naturelle du SRAS-CoV-2. **En outre, une abondante littérature indique que la recherche sur le gain de fonction(*) a depuis longtemps atteint le stade où les génomes viraux peuvent être précisément conçus et manipulés pour permettre la création de nouveaux coronavirus possédant des propriétés uniques.**

(*): Ou gain-of-fonction: renforcement artificiel des caractéristiques du virus. Le véritable laboratoire de Frankenstein!

LISEZ-MOI ÇA! - «*La Vie ardente*» de Quarantotti-Gambini

Ce qu'il apporte. Trois jeunes amis décident de passer trois jours dans une île, en cachette, pour le plaisir de l'aventure et de l'émerveillement. Mais pas seulement. Les deux garçons, Fredi et Max, ont tiré au sort l'accomplissement d'un projet qui concerne Sergia, et que celle-ci ignore... Dire que ce roman est l'histoire de la défloration de Sergia est un peu court. C'est en

fait le début de leur future «vie ardente» à tous. L'auteur nous fait littéralement vivre l'aventure dans la peau de chacun, et nous entendons le bruit de nos pas sur les aiguilles de pins, comme nous sentons l'odeur si particulière des maisons de bord de mer ouvertes seulement l'été et à peine meublées. C'est comme si nous étions embarqués à bord de chaque personnage, dans chacune de ses explorations et de ses émotions passées ou présentes. Un changement de luminosité, le frisson d'un courant froid dans la mer nous sont transmis et nous les ressentons. Ces jeunes gens sont venus aussi et surtout pour s'émerveiller de la nature sur cette côte istrienne, que l'auteur révèle curieusement plus terrienne et moins chargée de mythologie que la Grèce. Avec beaucoup d'élégance, Gambini traite ce qu'on appelle banalement le passage initiatique vers le monde adulte.

Ce qu'il en reste. Des sensations, beaucoup de sensations, et une furieuse envie d'aller en Istrie pour peu que l'on ne connaisse pas déjà cette zone de turbulences... Ces jeunes gens sont au moment crucial de donner un sens à leur vie, et ils prennent des risques, ne craignant pas de se cogner au monde plein de dangers: les tempêtes, leurs semblables, leurs démons. Autres temps! Dans cette édition, il faut également signaler l'excellente préface de Peyre de Mandiargues.

À qui l'administrer? À ceux qui sont toujours prêts à cultiver leur curiosité et à admirer la facture en l'occurrence assez délicate d'un beau roman. Comment se le procurer?

Pier Antoni Quarantotti-Gambini, *La Vie ardente*, Gallimard, 1964 pour la traduction française. Une suggestion d'Anne Demonet.

MICROSOFT - Le «grand» Bill Gates n'est pas celui qu'on croit

Le fondateur de Microsoft a perdu son papa - et l'empire Gates sont véritable patron. Vous l'a-t-on signalé dans les médias francophones? A peine. Liliane Held-Khawam comble magnifiquement cette lacune d'information.

Bill Gates Sr est décédé le 14 septembre à 94 ans. Grand avocat d'affaires marié à l'héritière d'une dynastie de banquiers, c'était une figure éminente de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le «deep state» américain. LHK en trace un portrait précis, objectif et respectueux. La biographie de ce potentat de l'ombre permet de comprendre la fulgurante carrière de son fils, flottant manifestement dans un costume trop grand pour lui. Au point que LHK se demande comment l'empire familial va encaisser cette perte «cruciale».

«Les Gates sont avant tout des investisseurs qui ont su saisir, voire se créer des opportunités. Papa Gates avait un flair exceptionnel pour dénicher les entreprises innovantes, destinées à se développer et à dominer leur marché. Grâce à son expertise d'avocat, c'est lui qui va «bétonner» les contrats de Microsoft qui vont propulser celle-ci, et lui permettre de dominer de manière décisive son secteur d'activités.

Dans une stratégie d'investissement qui frise l'excellence (hors toute considération éthique), la famille Gates va se donner les moyens de réaliser ses projets pharaoniques. Comment? En détenant des positions-clés dans l'actionnariat de groupes bancaires de taille systémique. Les fameux *primary dealers*, créateurs de monnaie bancaire privée. (...)

Beaucoup de gens ne se rendent pas compte à quel point William Henry Gates II, surnommé Bill Gates Sr., cet éminent avocat, était impliqué dans l'industrie technologique de la région avant même que Microsoft n'ait démarré. Son intérêt et son soutien pour le secteur faisaient

partie de son vécu, indépendamment de l'entreprise de son fils.»

Le fils, avec ses airs d'éternel étudiant, n'aurait-il donc été qu'un homme de paille? Nous avons posé la question à l'analyste.

SD: Ce n'est pas simplement du respect, c'est presque de l'admiration que vous exprimez dans votre nécrologie pour le vieux Gates...

LHK : En fait, il m'impressionne vraiment. Bill junior n'est que l'image.

Garry Kildall est la tête de départ. Bill Senior est le stratège du business dont la base arrière est Seattle.

Je commençais à avoir une perception d'un homme à la personnalité très fragile (le fils) quand j'ai découvert l'énormité à la base de la création de Microsoft.

Puis cette image de junior à ce procès géant dans les années 90 et le petit zoom sur le moment où il se balance sur sa chaise comme les psychotiques. Dès ce moment, je savais qu'il ne pouvait être qu'une marionnette.

* Sur le blog de LHK, on en apprend bien d'autres sur la carrière de Bill Gates Jr, «futur maître de la planète».

MEDIAS - Le grand naufrage du mainstream occidental

Les médias de grand chemin ont beau intensifier la traque aux «fake news», il apparaît de plus en plus clairement que la source la plus frelatée aux yeux du public - ce sont eux-mêmes!

Le général Dominique Delawarde, qui assure depuis six mois un remarquable suivi factuel de la pandémie du COVID, livre une analyse fournie du rapport annuel du «Reuters Institute Digital News». On y trouve le résultat de sondages d'opinion sur la confiance dont jouissent les médias.

Le résultat, en cette année 2020, est un véritable naufrage:

Selon ces sondages, le taux moyen de confiance dans les médias, en baisse pour ces 40 pays, s'établit à 38%. Mais il n'est que de 29% aux USA, qui prétendent encore diriger la planète et se classent 31ème/40, de 28% au Royaume-Uni (34ème/40) et de 23% en France, phare de l'humanité, mais qui se classe, hélas, 39ème sur 40.

Bien pire, cette désaffection n'a rien d'une anomalie. Elle s'inscrit au contraire dans une continuité:

Les mêmes études, du même institut, menées chaque année dans les mêmes pays, et dans les mêmes conditions, entre 2017 et 2020 montrent que l'évolution de ces taux de confiance au fil des ans est en chute libre pour ces 3 pays (USA, UK, France).

Delarwarde passe en revue les causes possibles au cas par cas dans les pays occidentaux. Il ne se réjouit pas de cette évolution, mais souligne quand même qu'elle peut constituer une «première bonne nouvelle»:

...parce que, lorsqu'un citoyen n'accorde pas sa confiance, c'est la preuve indéniable qu'il a réfléchi. La baisse importante de la confiance dans les médias mainstream est donc le signe d'une prise de conscience de plus en plus prégnante dans l'opinion publique des manipulations dont elle est l'objet.

* [Etude à télécharger en PDF.](#)

OMS - La grande répétition

Le Centre Français de Recherche sur le Renseignement republie une [analyse très critique du rôle réel de l'Organisation mondiale de la santé](#). L'article de Michel Nesterenko met en évidence l'influence démesurée de la Chine, les dérives autoritaires de ce qu'il soupçonne d'être un «nouvel instrument de contrôle économique mondial» et s'interroge entre autres

sur l'utilité sanitaire des quarantaines imposées à des communautés entières.

La particularité de cet article, c'est qu'il date de... 2009. L'année de la pandémie H1N1 - la grippe «mexicaine» dont la gestion apparaît de plus en plus clairement comme le prototype de la «stratégie du choc» mise en place à l'occasion de COVID-19.

Comment se fait-il que la présidente de l'OMS, un médecin chinois, nommé par le gouvernement chinois, puisse décider de l'avenir de l'économie du Mexique, des États Unis, ou de l'Europe ? Il y a là des questions de sécurité et d'indépendance nationale d'importance stratégique. (...)

La grippe mexicaine a démontré l'efficacité terrifiante des règles sanitaires de l'OMS en tant qu'armes de destruction massive de l'économie d'un pays choisi ou de toute une région, voire de plusieurs régions. Dès que l'OMS a porté son attention sur le Mexique, le secteur du tourisme, qui fait vivre une grande partie de la population mexicaine s'est trouvé sinistré. Des familles sans revenus n'avaient nulle part où aller pour s'alimenter ou se faire soigner. En une semaine l'activité économique du pays est passée au ralenti. Aux États Unis tous les avions commerciaux se sont retrouvés vides, malgré les propos très pondérés et lénifiants des autorités sanitaires du Center of Diseases Control (CDC) d'Atlanta et du président américain. Tout cela, alors qu'il y avait à peine une dizaine de morts au Mexique et un seul aux États Unis. Il y a là un impact économique sans commune mesure avec un taux de mortalité très inférieur à celui de la grippe commune de chaque hiver.

* En savoir plus: [H1N1, la Pandémie de la peur](#), de Bernard Dugué (éd. Xenia 2009).



EAU ATOMIQUE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

